Marges

Revue d'art contemporain

27 | 2018

Ce que fait le concept à l'œuvre

« L'Un et l'autre » « L'Ennemi de mon ennemi »

Paris, Palais de Tokyo – Site de création contemporaine. 16 février –
13 mai 2018

Jérôme Glicenstein

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/marges/1650>

DOI : 10.4000/marges.1650

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 25 octobre 2018

Pagination : 196-197

ISBN : 9782842928339

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « « L'Un et l'autre » « L'Ennemi de mon ennemi » », *Marges* [En ligne], 27 | 2018, mis en ligne le 25 octobre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/marges/1650> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.1650>

« L'Un et l'autre »

« L'Ennemi de mon ennemi »

Paris, Palais de Tokyo – Site de création contemporaine

16 février – 13 mai 2018

Le Palais de Tokyo accueille simultanément deux expositions dont le motif politique est assez explicite, bien qu'elles usent de stratégies quasiment opposées. « L'un et l'autre », au niveau bas, est la plus classique : il s'agit de traiter de la question de l'altérité et des agressions dont se sont rendus coupables les Occidentaux en diverses parties du monde ; ce qui donne lieu à des présentations d'œuvres et d'objets relativement autonomes, le tout accompagné d'extraits vidéo d'une conversation entre deux artistes de générations différentes : Jean-Jacques Lebel et Kader Attia.

Le visiteur est accueilli par l'extrait d'un film où Antonin Artaud crie de manière presque incompréhensible, puis d'autres extraits s'enchaînent : *Les Maîtres fous* de Jean Rouch (1955) ; un film à propos de l'expérience de Fernand Deligny ; un entretien avec Georges Bataille au sujet de *La Littérature et le mal* (1957), etc. Des textes canoniques d'Aimé Césaire ou d'Hugo Ball tapissent les murs entre des présentations thématiques d'objets ou de curiosités : sculpture bicéphale de

l'Île de Pâques, pièces de tissu ou de porcelaine endommagées et réparées, sculpture africaine en forme de caméra vidéo (ou de cage à oiseau), *Trône de roi africain* (2004), de Gonçalo Mabunda (un fauteuil constitué d'armes recyclées)... Le clou de l'exposition est un peu étrange : il s'agit d'une installation de Jean-Jacques Lebel, *Poison soluble* (2013), en forme de parcours labyrinthique au sein d'agrandissements photographiques de *selfies* produits par des militaires américains dans la prison d'Abu Ghraib, lors de la Guerre d'Irak. L'étrangeté de l'installation provient surtout de la rupture qu'elle crée au sein d'une visite, par ailleurs assez feutrée et convenue. De fait, l'ensemble ressemble beaucoup plus à une présentation de la Fondation Dapper – l'esthétisation des objets non occidentaux étant aussi un effet de la colonisation – qu'à une manifestation militante. La sortie se fait en traversant une installation de journaux et magazines anciens ou récents qui présentent la colonisation ou les rapports nord-sud (là aussi de manière assez esthétisante).

L'exposition « L'Ennemi de mon ennemi », présentée à l'étage au-dessus, peut se voir comme un contrepoint à « L'Un et l'autre ». Ici aussi, un dialogue est mis en scène, mais cette fois entre l'artiste Neil Beloufa et le commissaire Guillaume Désanges. Contrairement à l'exposition précédente, ce dialogue n'est pas présenté en tant que tel, même s'il se devine aisément lors de la visite. Après avoir traversé une installation de vidéos de Neil Beloufa, on accède à une salle consacrée à Gustave Courbet, où certaines de ses œuvres sont mises en relation avec son expérience de la Commune et de l'exil. Puis on arrive dans la salle principale où, hormis quelques œuvres accrochées aux murs, l'essentiel de l'espace est occupé par une grande installation, à laquelle il n'est pas complètement possible d'accéder et où Désanges et Beloufa ont visiblement fait œuvre commune. Des unités thématiques y sont constituées, sur des sortes de meubles verticaux, chacun présentant un ensemble de questions liées à des événements issus de l'actualité (avec parfois des événements un peu plus anciens), le tout en y associant des objets et des images fortement hétérogènes. Cela va de maquettes réalisées spécifiquement pour l'exposition (comme celle assez improbable du Musée des forces militaires du Texas ou celle de la ville construite pour simuler les effets de l'explosion d'une bombe atomique), jusqu'à des sculptures, des photographies ou des objets en tout genre (la maquette d'un bateau utilisé pour le film *Dunkerque* (2017) ou un vase offert par le Maréchal Pétain). Parfois des œuvres contemporaines apparaissent : un ensemble de photographies de Barbara Bloom ou des peintures de Pope L., mais sans qu'on sache très bien quelle est leur utilité. À l'instar de la présentation anecdotique d'un carton de tapisserie réalisé par Alfred Janniot, sous

l'Occupation, les objets artistiques sont souvent traités comme de simples documents parmi d'autres documents : chaque élément étant muni d'un petit commentaire sur un cartel juste à côté. On comprend en fait assez vite que l'enjeu n'est pas tant, comme à « L'Un et l'autre », de dénoncer les effets de la colonisation ou de démontrer quoi que ce soit, mais plutôt de mettre en scène une pluralité de points de vue. On a ainsi à la fois le discours de Donald Trump rendant hommage à un militaire mort en opération et des magazines de propagande islamistes. L'ensemble, qui donne une impression d'abondance et de confusion, fait penser à certaines installations de Thomas Hirschhorn (lequel est d'ailleurs représenté par un dessin-collage), voire à différentes expositions organisées par Rem Koolhaas (« Mutations » au CAPC en 2000), ou Georges Didi-Huberman (« Soulèvements » au Jeu de Paume en 2016). Cela fait aussi penser aux expositions saturées de documents d'archives organisées par Désanges (« Contre-culture » à la Maison rouge en 2017, par exemple). L'aspect le plus intéressant de « L'Ennemi de mon ennemi » tient peut-être néanmoins à la part jouée par le dispositif de présentation. Des petits robots manutentionnaires viennent en effet régulièrement saisir les différents éléments, les soulèvent et les déplacent, créant de nouvelles configurations, de nouveaux liens et rapprochements entre unités. La lecture de l'exposition est de ce fait moins unilatérale et didactique que ce à quoi on pourrait s'attendre dans de telles circonstances, ce qui est à la fois perturbant et riche de questionnements.

Jérôme Glicenstein